

Lumières et Internet

Benoît Melançon

Volume 36, Number 2, 2000

Internet et littérature : nouveaux espaces d'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005259ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005259ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, B. (2000). Lumières et Internet. *Études françaises*, 36(2), 87–98.
<https://doi.org/10.7202/005259ar>

Article abstract

The article discusses three questions. Why did the dix-huitiémistes, who were among the first literary scholars to use computers, turn away from such studies? Is there any solution to the problem of searching the Internet for resources about the Eighteenth Century? How does the Internet change the way literary scholars deal with non linear reading, the poetics of genre or the institution of literature during the Enlightenment?

Lumières et Internet

BENOÎT MELANÇON

Un état présent sur l'apport des ressources télématiques à la connaissance des Lumières? Cela a déjà été fait¹. Un catalogue exhaustif des sites de la Toile (le *World Wide Web*) utiles à la recherche littéraire? Il serait obsolète avant sa publication: le support approprié pour ce genre d'entreprise n'est pas le papier, mais la Toile elle-même. Un panorama de la «littératique», des «études littéraires assistées par ordinateur», du TIT («traitement informatique du texte») ou de la CAO («critique assistée par ordinateur») ?² À cause de la multiplicité de leurs formes, ces approches se prêtent mal au recensement indifférencié, des bases de données aux CD-ROM et à l'hypertexte, des forums de discussion aux thèses et encyclopédies électroniques³. L'on se penchera plutôt

1. Voir Nathalie Ferrand, «Nouveaux instruments de recherche», *Dix-huitième siècle*, n° 30, 1998, p. 293-306.

2. On doit la première expression à Robert Melançon (Université de Montréal) pour désigner l'utilisation des moyens informatiques dans les études littéraires; la deuxième vient de Michel Bernard, *Introduction aux études littéraires assistées par ordinateur*, Paris, PUF, «Écritures électroniques», 1999, 225 p.; la troisième est empruntée à Michel Lenoble, «Traitement informatique du texte littéraire. Présentation et réflexions», dans Bernard Derval et Michel Lenoble (dir.), *La critique littéraire et l'ordinateur. Literary Criticism and the Computer*, 1985, p. 1-35; la dernière est de Paul Delany, «L'ordinateur et la critique littéraire: du golem à la textualité cybernétique», *Littérature*, n° 96, décembre 1994, p. 7.

3. Sur les bases de données, lire Nathalie Ferrand (dir.), *Banques de données et hypertextes pour l'étude du roman*, Paris, PUF, «Écritures électroniques», 1997, 184 p. En matière de thèses, consulter le site expérimental des Presses de l'Université de Montréal à <<http://www.pum.umontreal.ca/theses/index.html>>. Pour un exemple d'encyclopédie, voir <<http://www.utm.edu/research/iep/>>. Ellen Moody a raconté ses expériences dans des forums de discussion littéraires (*Trollope on the Net*, Londres, Hambledon Press et Trollope Society, 1999, 274 p.).

ici sur les raisons qui ont poussé les dix-huitiémistes à s'intéresser très rapidement aux outils offerts par l'ordinateur dans l'analyse des textes de littérature, puis à les délaïsser, du moins en apparence ; sur les outils aujourd'hui offerts grâce à Internet et aux problèmes particuliers qu'ils posent, notamment de repérage ; enfin sur les interrogations nées de l'apparition d'Internet dans les études littéraires, non seulement comme réservoir de techniques, mais surtout comme espace d'où penser, sur des bases inédites, ce que sont ces études.

I

On ne l'a pas assez remarqué : les dix-huitiémistes ont été parmi les premiers chercheurs en littérature à utiliser l'ordinateur. Ils voulaient comprendre une période fascinée par la technique et par les nouveaux modes de diffusion des savoirs ; l'informatique, à son tour, combinait ces deux traits. Leur horizon intellectuel était déterminé à la fois par le marxisme et par le structuralisme, et 1789, parangon de toutes les révolutions, était à l'ordre du jour plus que jamais : les nombreuses études lexicologiques du vocabulaire révolutionnaire témoignent de ce double ancrage. La recherche collective était en vogue, puisqu'il s'agissait alors de repenser les institutions et leurs hiérarchies ; or la littérature se prête parfaitement au travail d'équipe⁴. Pour ces raisons, dès les années 1960, l'affirmation de sa nécessité a été entendue en divers lieux.

En mai 1969, à Bruxelles, Jacques Proust lançait des « Propositions pour l'édition des "Œuvres complètes" de Diderot et des grands écrivains du XVIII^e siècle » qui réservaient une place à l'informatique, encore balbutiante, dans une double perspective : pour constituer des index et des concordances, pour faciliter la tâche des lexicologues⁵. Dans un texte paru l'année suivante, Michèle Duchet décrit le programme « Dépouillement des périodiques des XVII^e et XVIII^e siècles », créé en 1965, au Centre national de la recherche scientifique, puis à la Sorbonne, et les conditions dans lesquelles ce type de recherche peut être fécond. Elle suggère, entre autres prolongements aux travaux entrepris, leur extension à des corpus d'écrits utopiques ou de corres-

4. Sur les conditions de la recherche alors, voir Jean M. Goulemot, « Parcours », dans *Mélanges offerts à Georges Benrekassa*, à paraître.

5. Voir Jacques Proust, « De l'usage des ordinateurs dans l'édition des grands textes français du XVIII^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXX, n^{os} 5-6, septembre-décembre 1970, p. 784-797.

pondances privées et publiques⁶. Jean Varloot, à propos des lettres de Diderot, adopte ce programme⁷. À la même époque, autour de Michel Launay, se multiplient les index-concordances des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, que publient les éditions Slatkine à Genève : la Toile, qui sera le véhicule le mieux approprié à la diffusion de ce type de travail, n'existe pas⁸. Richard L. Frautschi, lui, s'attaquait aux problèmes d'attribution des articles de l'*Encyclopédie*⁹.

À l'exception de ce dernier, ceux qui prônaient l'usage de l'informatique dans les études littéraires durant les années 1960 et 1970 se sont montrés plus discrets par la suite et on a pu avoir l'impression que la littératologie était dorénavant l'affaire de spécialistes d'autres disciplines (la linguistique) ou périodes (le XIX^e siècle). Pourquoi ? Au-delà des facteurs personnels, cela tient peut-être aux limites des ordinateurs, au moins jusqu'au milieu des années 1980 ; les visées programmatiques des chercheurs cités ci-dessus venaient buter concrètement sur la technique. Cela peut aussi être rapporté à la configuration du champ littéraire qui les a vus naître : dans les travaux alors menés comme dans ceux annoncés, l'influence de l'idéal scientifique incarné par le structuralisme ou par le marxisme ne manque pas de se faire sentir, influence qui perdra de son lustre dans les décennies suivantes, lorsqu'il deviendra de bon goût de pourfendre le néopositivisme ou le néoscientisme. L'essoufflement des recherches collectives sera concomitant de cette baisse de prestige. On ne minimisera pas pour autant l'importance des activités qu'ont inaugurées les *Cahiers de lexicologie*, le Centre d'étude du vocabulaire français de Besançon ou le Centre de recherche de lexicologie politique de Saint-Cloud. Leurs effets restent perceptibles dans des publications récentes, en histoire et en philosophie politique comme

6. Voir Michèle Duchet, « L'informatique au service de l'analyse des textes », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXX, n^{os} 5-6, septembre-décembre 1970, p. 798-809.

7. Voir Jean Varloot, « Points de vue sur la correspondance de Diderot », *Cahiers du Centre d'études et de recherches marxistes*, n^o 92, 1971, p. 6-22 et *id.*, « Métalégomènes à l'édition de la Correspondance de Diderot », dans *Approches des Lumières. Mélanges offerts à Jean Fabre*, Paris, Klincksieck, « Bibliothèque française et romane », série « C : Études littéraires », 1974, p. 487-521.

8. L'équipe Hubert de Phalèse diffuse un index de *Corinne* de M^{me} de Staël à <<http://www.cavi.univ-paris3.fr/phalèse/corinne/index.htm>>. Cette équipe de littératologie a été fondée en 1989 par Henri Béhar (directeur), Michel Bernard, Jean-Pierre Goldenstein, Pascal Mougin et Patrick Rebollar.

9. Voir Richard L. Frautschi, « A Project for Author Discrimination in the *Encyclopédie* », *SAMLA Bulletin*, n^o 32, novembre 1967, p. 14-17 ; *id.*, « The Authorship of Certain Unsigned Articles in the *Encyclopédie* : A First Report », *Computer Studies in the Humanities and Verbal Behavior*, vol. III, n^o 2, août 1970, p. 66-76 ; *id.*, « Les articles anonymes de l'*Encyclopédie* et le "style" de Diderot », *Revue internationale de philosophie*, vol. XXVII, n^o 103, 1973, p. 66-72.

en littérature, où l'analyse lexicale est mise à contribution, le plus souvent à partir des textes conservés sur les machines de l'Institut national de la langue française (INaLF, Nancy) ou de l'American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL, Chicago)¹⁰. En outre, les réflexions de ces précurseurs indiquent les voies que prendra la recherche avec l'explosion liée à la création du réseau Internet, puis de la Toile : traitement de corpus non strictement littéraires, numérisation de textes nombreux et imposants, transfert en ligne des bases de données lexicologiques (INaLF, ARTFL). Personne n'avait cependant pu prédire cette explosion, les difficultés qu'elle soulève et les possibilités qu'elle ouvre.

II

Quiconque a plongé dans la *World Wide Web* sait d'expérience que rien n'y est plus difficile que de trouver une information précise. Le fait que le réseau des réseaux n'ait pas de centre, s'il lui confère sa beauté, empêche dans le même temps d'avoir accès à une information maniable, d'autant que la somme des ressources ne cesse d'augmenter¹¹. Des solutions technologiques se sont progressivement imposées. On a créé des moteurs de recherche — AltaVista, HotBot, Francité, Yahoo!, La Toile du Québec, Lokace, etc. — afin de faciliter la tâche des utilisateurs, soit en classant les sites Web par thèmes, soit en les abordant comme d'immenses banques de mots que l'internaute interroge. Par la suite sont apparus des outils plus raffinés et plus performants, car capables de questionner plusieurs moteurs à la fois, puis d'organiser de façon efficace les résultats de cette recherche. Ainsi, en novembre 1999, le chercheur ne pouvait pas accéder par le seul moteur AltaVista à la

10. Il serait fastidieux de les énumérer. Pour en suivre l'évolution, voir Paul A. Fortier, « État présent de l'utilisation des ordinateurs pour l'étude de la littérature française », *Computers and the Humanities*, vol. V, n° 3, janvier 1971, p. 143-154 ; Michel Launay, « Préface », dans Michel Launay et Gunnar von Proschwitz, *Index du Contrat social (texte de 1762 et manuscrit de Genève)*, postface de Jean-Jacques Tatin, Genève et Paris, Librairie Slatkine et Librairie Champion, « Collection des index et concordances de J.-J. Rousseau, série B : Index des œuvres », 1, 1977, p. 3-24 ; Anne-Marie et Jacques Chouillet (dir.), *Traitements informatiques de textes du 18^e siècle*, Saint-Cloud, Institut national de la langue française, « Textes et documents. Série VIII », 1984, 207 p. ; Étienne Brunet, « Apport des technologies modernes à l'histoire littéraire », dans Henri Béhar et Roger Fayolle (dir.), *L'histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 94-117.

11. On consultera avec profit les guides de Marianne Pernoo-Bécache, « Internet et les études littéraires », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. XCVIII, n° 5, septembre-octobre 1998, p. 829-905 et *id.*, « Bibliographie des sites Internet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. XCIX, n° 4, juillet-août 1999, p. 781-804.

version électronique du texte consacré au « Philosophe » par César Chesneau sieur Du Marsais au début du XVIII^e siècle, mais le logiciel de métarecherche gratuit Copernic en repérait une version particulièrement intéressante : on pouvait y comparer la leçon de 1743 avec sa reprise par Diderot dans le douzième volume de l'*Encyclopédie* en 1765¹². Ces solutions technologiques ne suffisent pourtant pas, comme le révèlent les sites Web où sont expliqués les arcanes de la recherche documentaire dans Internet¹³.

Un logiciel tel Copernic ne manque pas de commodité : voilà qui simplifie indubitablement la tâche de chacun. Ce n'est pas la seule manière d'essayer de répondre au problème de la parcellisation de l'information. Un concept du monde du commerce offre peut-être — cela reste à faire — de réelles possibilités en ce domaine : le *portail*. L'Office de la langue française du Québec le définit comme un

Site Web dont la page d'accueil propose, en plus d'un moteur de recherche, des hyperliens avec une foule d'informations et de services attractifs, qui est conçu pour guider les internautes et faciliter leur accès au réseau, mais surtout pour les attirer et fidéliser le plus grand nombre d'entre eux, au point de devenir leur porte d'entrée dans Internet¹⁴.

Pour les entreprises commerciales, le portail doit être le lieu de passage obligé à chaque branchement, la page Web consultée inévitablement par le cybernaute. L'attrait de pareille fidélisation n'échappera à personne : les publicitaires trouvent là un public captif, uni par des goûts similaires, pour lequel ils sont prêts à payer des sommes considérables. On ne peut guère s'attendre à leur vendre des espaces dans un portail pour les recherches dix-huitiémistes, mais, pour les usagers eux-mêmes, il pourrait y avoir dans sa création d'évidents bénéfices. Plutôt que de passer par un seul moteur de recherche ou que d'employer les moteurs de métarecherche, ils pourraient se rendre à ce portail au moment d'entreprendre une recherche. Il ne s'agirait pas de rassembler en un lieu toutes les ressources, mais d'y regrouper les hyperliens y menant. Cela exigerait la collaboration de ceux qui les gèrent et de ceux qui s'en servent : ce portail ne serait viable que s'il était continuellement enrichi et largement fréquenté.

12. Le logiciel Copernic peut être téléchargé à <<http://www.copernic.com>>. Le texte de Du Marsais se trouve à <<http://www.ens-fcl.fr/recherch/cerphi/public/texte/marsais3.htm>>.

13. Voir Marianne Pernoo-Bécache, *loc. cit.*, p. 854-856.

14. <<http://www.olf.gouv.qc.ca/ressources/termino/ressling.html#vocint>>.

Une entreprise de cette nature — quoiqu'elle n'en ait pas le nom — est en voie de constitution au Centre international d'étude du XVIII^e siècle de Ferney-Voltaire. Placé sous la direction d'Andrew Brown et d'un Comité éditorial (Kevin Berland, Jack Lynch, Ann McDermott, Rolando Minuti, Mark Olsen et le signataire de ces lignes), « C18/Le dix-huitième siècle électronique » a été créé afin de regrouper des ressources jusque-là éparses et, partant, d'une consultation malaisée¹⁵. Loin de vouloir uniformiser ce qui existe, le site C18 a pour principal objectif de faciliter le travail des chercheurs. Qui veut suivre les publications sur le XVIII^e siècle dans le monde peut consulter la rubrique « Bibliographies » : il y aura accès à des bibliographies préparées pour ce site sous la supervision de Jack Lynch, mais aussi à des liens vers « Selected Readings » et « XVIII^e siècle : bibliographie », deux bibliographies courantes, et vers les bibliographies récapitulatives de James May. Il pourra suivre l'actualité des sociétés de dix-huitiémistes, la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle au premier chef, mais encore de moult sociétés nationales, régionales ou consacrées à un auteur ou à une question. Des listes de colloques et congrès y sont mises à jour régulièrement, avec renvoi au service « *Call for Papers* » de Jack Lynch. Des textes y sont disponibles (Morellet, Linné), comme des liens vers des réservoirs de textes, dont les sites essentiels que sont ARTFL, ClicNet et Project Gutenberg¹⁶. Les maisons d'édition — le dix-huitiémiste pense immédiatement à la Voltaire Foundation — et les équipes de recherche sont représentées ; il pourrait en être de même des librairies et bibliothèques¹⁷. Beaucoup de revues ont leur site Web — *Dix-huitième siècle*, *Eighteenth-Century Fiction*, *Eighteenth-Century Studies*, *La lettre clandestine*, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, etc. — et elles sont recensées par C18. Enfin, un portail pour le XVIII^e siècle devrait donner accès aux sites, qui ne cessent de se multiplier, voués à un auteur ; ils sont trop nombreux pour espérer en dresser une liste, fût-elle partielle, dans le cadre d'un article.

Il n'existe pas de revues électroniques en littérature du XVIII^e siècle, mais, quand elles existeront, elles auront évidemment leur place dans un portail comme celui-là¹⁸. De même, si elles se généralisent dans le

15. Sa page d'accueil est à <<http://www.c18.org/>>.

16. Respectivement : <<http://humanities.uchicago.edu/ARTFL/ARTFL.html>>, <<http://www.swarthmore.edu/Humanities/clicnet/>> et <<http://promo.net/pg/>>.

17. Pour les Lumières, on signalera l'existence du site Gallica de la Bibliothèque nationale de France (<http://gallica.bnf.fr/classique/f_auteurXVIII.htm>).

18. Des revues électroniques généralistes ont publié des articles sur le XVIII^e siècle, *Arob@se* (<<http://www.liane.net/arobase/>>), *Cromohs* (*Cyber Review of Modern Historio-*

domaine littéraire, les prépublications numériques devraient y être répertoriées, qu'il s'agisse d'éditions critiques, de communications diffusées avant leur lecture dans un colloque ou de parties de livre¹⁹. La remarque vaut également pour les actes de colloques publiés uniquement dans la Toile ; cet usage, peu répandu dans les études littéraires, assurerait une connaissance rapide et peu onéreuse de ces publications spécialisées. L'antenne torontoise de la SATOR (Société d'analyse de la topique romanesque avant 1800) s'est livrée à l'expérience en publiant les actes de son colloque de mars 1998 sur « Les *topoi* de la ruse²⁰ ». Cela s'applique aux colloques traditionnels, mais on n'oubliera pas qu'il se tient dorénavant des colloques totalement virtuels : leur publicité et la circulation de leurs conclusions nécessitent aussi un lieu où l'information serait accessible d'un seul *clac*. Les relations entre chercheurs et entre communautés de chercheurs se transformeront obligatoirement sous l'influence de ces nouveaux modes de communication, d'autant qu'il y aura, là comme ailleurs, des cyber-pauvres et des cyber-riches. Certaines entreprises, elles, auraient avantage à tenir compte de l'évolution technologique, ainsi des bibliographies du projet « Bibliographie des écrivains français », dont la diffusion se fait pour l'instant sous la forme de volumes accompagnés de disquettes et, à terme, de CD-ROM²¹. C'est la voie qu'ont tracée les chercheurs du projet « The Parisian Stage During the French Revolution (1789-1799) » : ils ont publié un ouvrage et créé un site Web²². Qu'Internet regorge de possibilités en matière de circulation de l'information ne devrait laisser aucun doute, même si toutes ses potentialités n'ont pas été exploitées à ce jour.

graphy, <<http://www.unifi.it/riviste/cromohs/>> ou *Surfaces* (<<http://www.pum.umontreal.ca/revues/surfaces/index.html>>).

19. Julie Candler Hayes a mis en ligne des versions préliminaires de textes lus dans le cadre des séances qu'elle a organisées pour les congrès de la Modern Language Association en 1998 et de l'American Society for Eighteenth-Century Studies en 1999 (<<http://www.richmond.edu/~jhayes/conference/>>). Pour sa part, Francis Assaf distribue dans son site personnel (<<http://www.rom.uga.edu/mac/fassaf/Intro.html>>) l'introduction d'un de ses ouvrages, *La mort du Roi. Une thanatographie de Louis XIV*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, « Biblio 17 », 1999, 247 p.

20. Voir <<http://www.chass.utoronto.ca/french/sator/titre.htm>>.

21. Le projet est présenté par Enrico Ruffi dans « La *Bibliographie des écrivains français* et le chantier "Dix-huitième siècle" », *Dix-huitième siècle*, n° 30, 1998, p. 281-291. Ont paru les bibliographies de Baculard d'Arnaud (1997), M^{me} de Genlis (1996), Louis-Sébastien Mercier (1996), Prévost (1996) et les poètes créoles du XVIII^e siècle (1998).

22. L'ouvrage est celui d'Emmet Kennedy, Marie-Laurence Netter, James P. McGregor et Mark V. Olsen, *Theatre, Opera, and Audiences in Revolutionary Paris. Analysis and Repertory*, Westport et Londres, Greenwood Press, « Contributions in Drama and Theatre Studies », 1996, xi+412 p. Le site Web qui lui est associé se trouve à <<http://barkov.uchicago.edu/mark/projects/theatre/>>.

La volonté d'exhaustivité dans un domaine comme la littératque ne peut mener qu'à l'échec. L'énumération qui précède n'avait donc pour objectif que d'arpenter un champ d'investigation, afin de souligner la difficulté à s'y orienter et d'indiquer des solutions à cette difficulté. On ne saurait se contenter, pourtant, de ces repérages. Il n'y a pas que les outils de la recherche littéraire qu'a modifiés Internet ; il y a la nature de son objet.

III

On peut se gausser des effets de mode liés à la Toile, moquer les accros du courriel, ridiculiser les surfeurs du Web au teint hagard, prendre en pitié les victimes des sirènes d'Internet, mais cela ne changera rien à l'affaire : les études littéraires et la littérature ne sortiront pas inchangées de leur entrée dans le cyberspace. Sans tomber dans le délire futurologique, il faut reconnaître que la littératque a changé la donne, et cela depuis au moins trente-cinq ans, avec une accélération nette depuis une dizaine d'années²³. Vouloir le nier serait aussi absurde que d'affirmer que la naissance de la photographie ou du cinéma, pour prendre des cas similaires, n'aurait rien changé à l'écriture littéraire. Lire à l'écran, ce n'est pas lire un *codex* ou un *volumen* ; sélectionner un parcours de lecture hypertextuel, ou se le voir dicter, ce n'est pas suivre linéairement l'ordre des mots imprimés²⁴ ; écrire à plusieurs, parfois dans l'anonymat, ce n'est pas s'asseoir seul devant la page blanche ; se lancer dans la critique tous azimuts, c'est ne plus être soumis aux règles traditionnelles de la diffusion des commentaires. Les lecteurs, les critiques, les commentateurs et les auteurs d'hier ne seront évidemment pas de parfaits étrangers pour ceux de demain ; l'argument ne tient pas. Les transformations en cours n'en sont pas moins réelles.

Pour le dix-huitiémiste, elles n'ont pas toutes la même importance. Elles lui permettront par comparaison, comme à n'importe quel spécialiste des études littéraires, de réfléchir à la notion d'auteur à l'époque qu'il traite ou de saisir avec plus de finesse l'histoire du livre. Cela ne lui est pas propre. Il y a néanmoins des domaines où l'électronique lui servira plus spécifiquement. On en retiendra ici trois : la lecture non

23. Pour la période qui précède l'arrivée de la Toile, voir Alain Vuillemin, *Informatique et littérature (1950-1990)*, avant-propos de Jacques Lacant, Paris et Genève, Champion et Slatkine, « Travaux de linguistique quantitative », 1990, 308 p.

24. Voir Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal, 1999, 271 p.

linéaire, la poétique des genres, l'éclatement des frontières du « littéraire », si tant est qu'une telle chose ait existé au Siècle des lumières.

L'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert a occupé des générations de critiques littéraires et d'historiens des idées ou du livre. On connaît mieux désormais, grâce aux travaux de Robert Darnton, de Frank A. Kafker, de John Lough, de Madeleine Pinault ou de Jacques Proust, pour ne nommer que ceux-là, le personnel de ce *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sa circulation et les conditions de son élaboration. Reste une question dont la réponse manque toujours : comment lisait-on l'*Encyclopédie* au XVIII^e siècle²⁵ ? On a longtemps prétendu que l'entreprise encyclopédique était subversive et que cette subversion passait par les renvois entre articles, de l'orthodoxe « Cordeliers » au moins orthodoxe « Capuchon », pour reprendre un exemple canonique. Ce lieu commun, dont Hans-Wolfgang Schneiders a démontré qu'il n'était que cela, peut être contesté par les moyens habituels de la critique littéraire, un lecteur se demandant s'il y a effectivement un système de renvois ou si les choses n'ont pas été beaucoup plus aléatoires qu'on a longtemps voulu le faire croire²⁶. L'accès à une version numérique de l'*Encyclopédie*²⁷ jette cependant un nouvel éclairage sur cette hypothèse : pareil hypertexte rend possible sa vérification sur une échelle difficile à concevoir pour un seul lecteur. On dira la même chose de la relation entre les onze volumes de planches et les dix-sept volumes de discours (les articles) : on peut supposer que la version hypertextuelle confirmera l'hypothèse de plusieurs, selon laquelle la continuité des unes aux autres est souvent inexistante. Les ressources hypertextuelles, dans ces deux cas, viendraient confirmer les intuitions des chercheurs, plus ou moins appuyées par des recherches systématiques, sur les problèmes de la lecture non linéaire de l'*Encyclopédie* : qu'ils passent d'un article à l'autre par les renvois ou qu'ils circulent des articles aux illustrations, les lecteurs d'hier comme d'aujourd'hui devaient se buter à une série d'incohérences. Ces incohérences n'ont

25. Voir cependant Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, « Une lecture de l'*Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme », *Revue française d'histoire du livre*, n^{os} 96-97, 1997, p. 329-376.

26. Voir Hans-Wolfgang Schneiders, « Le prétendu système des renvois dans l'*Encyclopédie* », dans Peter-Eckhard Knabe et Edgar Mass (dir.), *L'Encyclopédie et Diderot*, Cologne, Verlag Köln, DME, « Kölner Schriften zur Romanischen Kultur 2/Textes et documents », 1985, p. 247-260.

27. À <<http://humanities.uchicago.edu/ARTFL/projects/encyc/>>. Voir l'article de Robert Morrissey, John Iverson et Mark Olsen, les concepteurs de ce projet, « L'*Encyclopédie* de Diderot sur Internet », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n^o 25, octobre 1998, p. 163-168.

pas été découvertes seulement grâce à Internet, mais celui-ci permet aux chercheurs qui ont commencé de les repérer de valider leurs hypothèses.

Sur un plan différent, l'usage croissant d'Internet devrait modifier la réflexion actuelle sur la poétique des genres. Encore une fois, la comparaison entre les pratiques d'aujourd'hui et celles d'hier devrait être féconde pour comprendre les unes et les autres. Un parallèle entre le courriel et la lettre familière telle qu'on la conçoit au Siècle des lumières a mis en relief comment ces deux activités doivent être distinguées : l'une n'est pas supérieure à l'autre, mais elles s'éclairent mutuellement, leur description respective s'affinant par leur contact²⁸. On pourrait imaginer de semblables analyses pour le journal intime : la diffusion dans la Toile de son journal — ce qui n'est pas peu paradoxal — n'a-t-elle pas quelque chose à dire de la « publicité » implicite de cette forme dont on dit parfois, du moins dans les études littéraires francophones, qu'elle serait une invention des Lumières tardives ? Le roman épistolaire, autre forme emblématique des Lumières, n'est-il pas appelé à une renaissance avec la popularisation des moyens modernes de communication ? Si c'est bel et bien le cas, comme le montre leur représentation dans le roman²⁹, on peut légitimement penser que sera relancé le débat sur ses règles génériques et sur son apparente quasi-disparition au fil des ans, du moins en tant que forme fortement attractive.

On le répète à l'envi : l'homme de lettres du xviii^e siècle est un polygraphe pour lequel le savoir s'offre, peut-être pour la dernière fois dans l'histoire de la culture occidentale, comme totalité maîtrisable. Pour lui, la spécialisation des savoirs qui dominera à compter du xix^e siècle n'a guère de sens : Voltaire traduisant Newton et Diderot suivant des cours de chimie ne sont pas moins hommes de lettres que lorsqu'ils signent des tragédies ou s'en prennent aux bornes du roman. Le refus de la spécialisation, voire son inexistence, et le recours à l'ensemble de la palette générique constituent autre chose qu'une définition du philosophe : ils ont pour effet de forcer le lecteur contemporain à relativiser sa conception du littéraire. L'utilisation de l'informatique dans les études dix-huitiémistes devrait avoir pour conséquence de conférer

28. Voir Benoît Melançon, *Sevigne@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre*, Montréal, Fides, « Les grandes conférences », 1996, 57 p.

29. Voir Joseph Jean Rolland Dubé, *Vouloir de l'art*, Montréal, PAJE éditeur, « Post-scriptum », 1991, 235 p., Paul Kafka, *Love [Enter]*, Boston et New York, Mariner Books/Houghton Mifflin Company, 1997 (1993), 326 p. ou Avodah K. Offit, *Virtual Love*, New York, Simon & Schuster, 1994, 317 p.

une nouvelle extension à cette vérité de La Palice. Alors que les études littéraires ne cessent de pécher par provincialisme disciplinaire, voilà pour elles un moyen de faire éclater les frontières trop étroites de la Littérature et d'inscrire la série littéraire dans des séries plus vastes. Il y aurait anachronisme à parler de discours social pour la culture d'Ancien Régime, mais le concept théorisé par Marc Angenot pour la période moderne³⁰ devrait être discuté à la lumière des ressources d'Internet. Le jour où l'œuvre de Voltaire, déjà disponible sur CD-ROM, sera facilement analysable en conjonction avec l'*Encyclopédie* ou avec les œuvres de ces *minores* qui occupent de plus en plus de critiques n'est pas si loin³¹ ; quand il arrivera, la recherche dix-huitiémiste pourrait être appelée à tirer les conséquences de ce qui n'a été jusqu'à maintenant qu'une façon commode de distinguer historiquement les hommes de lettres du siècle des Lumières.

@

En 1998, en conclusion à une réflexion sur « Les nouveaux objets de la recherche dix-huitiémiste en France », Michel Delon énumérait « quelques obstacles et résistances », dont « l'illusion technique qui fait prendre un moyen pour une fin et conduit certains collègues à délaisser les bibliothèques de livres pour les écrans et à troquer la réalité de la recherche pour une hypothétique communication³² ». S'il est incontestable que l'effervescence des technologies de l'information a pu entraîner des excès — particulièrement de naïveté —, il est également incontestable que ces technologies ne disparaîtront pas de l'horizon intellectuel des chercheurs et qu'on ne saurait jeter le bébé avec l'eau du bain. Il faut continuer à essayer de les maîtriser, en leur reconnaissant la place qui est la leur, une place circonscrite, certes, mais qui va au-delà de la technique : Internet, qui n'est qu'un outil, à l'occasion malaisé à maîtriser à

30. Voir Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, « L'univers des discours », 1989, 1167 p.

31. Jean-Marie Chassignon, dont le *Cataractes de l'imagination, déluge de la scribomanie, vomissement littéraire, hémorragie encyclopédique, monstre des monstres. Par Épiménide l'Inspiré* (Dans l'antre de Trophonius, au pays des visions, 1779, 4 vol. in-12) est difficile d'accès sur papier et quasi illisible sur microfilm, est un de ces *minores* auquel l'hypertexte donnerait un élan.

32. Michel Delon, « Les nouveaux objets de la recherche dix-huitiémiste en France », dans Michel Delon et Jochen Schlobach (dir.), *La recherche dix-huitiémiste. Objets, méthodes et institutions (1945-1995). Eighteenth-Century Research. Objects, Methods and Institutions (1945-1995)*, Paris, Honoré Champion, « Études internationales sur le dix-huitième siècle / International Eighteenth-Century Studies », 1, 1998, p. 129-138, p. 137-138.

cause de sa nouveauté et de son développement effréné, oblige à une attention renouvelée à la méthodologie des études littéraires ainsi qu'à leur nature. Dire cela, c'est renouer avec la volonté de pionniers pour qui la connaissance du Siècle des lumières serait restée incomplète sans une réflexion de tous les instants sur ce qui le constitue et ne cesse de l'actualiser³³.

33. Les adresses Web ont été vérifiées pour la dernière fois le 15 décembre 1999.